

ET UN PAS EFFLEURA LE SABLE

Une rivière.

C'est une rivière.

Au sud de notre péninsule, issue de la confluence de deux cours d'eaux orientés l'un est-ouest et l'autre nord-sud, c'est une rivière qui s'écoule vers le sud sur près de deux cents kilomètres, en devenant de plus en plus large et profonde à mesure qu'elle se charge de centaines de monts, de milliers de vallées, sans parler des dix mille ruisseaux, affluents et confluent, parmi lesquels elle s'écoule sans bruit. Profonde ou pas, une rivière ne fait pas de bruit. C'est la loi des rivières.

Silencieuses comme il se doit, voici les eaux bleu nuit du lac du Dragon qui s'étendent au pied de la falaise dite du Haut Ciel, bien qu'en réalité elle ne culmine guère à plus de cent mètres au-dessus de la rivière. Jusqu'à il y a vingt ans, les enfants qui venaient aux périodes des printemps et automnes pique-niquer dans le kiosque sis sur la falaise du Haut Ciel croyaient encore qu'un dragon résidait dans ce lac du Dragon. La légende rapportait que, si l'on fixait assez longtemps la surface des eaux, le dragon, qui depuis des milliers d'années n'attendait que cet instant pour jaillir vers le ciel, surgirait d'un coup pour s'emparer d'un enfant et l'entraîner avec lui sous les eaux. Quoi qu'il en fût, les enfants ne pouvaient s'empêcher de contempler la surface des eaux. Encore, s'ils n'en avaient rien su, on n'aurait pas pu leur en vouloir, mais là, en toute connaissance de cause, ils s'obstinaient à fixer tant et plus. C'est humain, surtout si l'on songe que les enfants sont les êtres les plus proches des origines. Mais c'est aussi que, désormais, ils ne croient plus à la légende.

D'ailleurs ils ne viennent quasiment plus jusqu'à la falaise du Haut Ciel pique-niquer. Bizarrement, on a classé la falaise du Haut Ciel « site national » à l'époque exacte où l'on débaptisait nos classes « élémentaires nationales », pour les renommer « écoles primaires ».

De tous les paysages que cette rivière longe sur plus de mille lis de cours, c'est la falaise du Haut Ciel qui a été choisie comme étant le site le plus remarquable. Il y a quatre cents ans de cela, à l'époque de Joseon, les fins lettrés se prenaient tous pour le vieux poète chinois Su Shi voguant sur le fleuve de la Falaise Rouge, et flânaient en bateau sur les eaux de notre rivière au pied de la falaise du Haut Ciel, en organisant des joutes poétiques. Ce fut un site gorgé de délicats plaisirs lettrés, accompagnés non seulement de mets et d'alcools, mais aussi de musiques raffinées, de danses et de chants, voire de courtisanes, le tout placé sous le patronage de quelque instance administrative régionale qui sélectionnait les plus élégantes et érudites plumes. Les poèmes produits durant ces réunions aquatiques étaient aussitôt publiés pour être offerts à l'admiration future de la postérité, et à l'aigreur présente des autres lettrés frustrés de ne pas avoir été conviés. Mais aujourd'hui, on ne voit plus de réunions de poètes. On ne voit plus de lettrés non plus.

Par contre, aujourd'hui, on voit encore un bateau flotter sur le lac du Dragon, au pied de la falaise du Haut Ciel. Il a l'allure d'une longue feuille d'arbre. Dans ce bateau se trouve un vieux, avec chapeau de paille et canne à pêche. Si, par le plus grand des hasards, avait été présent le descendant d'un de ces fins lettrés rompus aux joutes poétiques, il aurait sûrement déclamé le chant du vieux poète Liu Zongyuan, d'époque Tang, à savoir :

Sur la montagne, nul vol d'oiseau

Sur les sentiers, nulle trace d'homme

Dans sa barque solitaire, un vieux en manteau et chapeau de paille

Pêche seul à la ligne la neige du fleuve gelé.

Notons toutefois que nous n'étions pas en hiver sous la neige, mais en été sous un soleil qui faisait bouillir le ciel. Par ailleurs, le vieux ne se souciait guère de sa pêche, puisqu'il braillait à en faire fuir tous

les poissons. Il chantait une *aria* d'opéra intitulée *Scintillent les étoiles*, et ce bien qu'à onze heures du matin nulle étoile ne scintillât.

*E lucevan le stelle,
ed olezzava la terra
stridea l'uscio dell'orto
ed un passo sfiorava la rena.*

Au début, si on ne savait pas qu'il s'agissait d'un chant, on pensait plutôt qu'il grommelait des insultes, mais ensuite la voix ne cessait d'enfler, jusqu'à ce qu'elle atteignît son plein volume. La sueur dégoulinait sur le cou ridé du vieux. Sur sa face congestionnée par l'effort, les veines traçaient une cartographie de type routière. Ainsi l'*aria* se propageait-elle à la surface des eaux bleu nuit.

*Svanì per sempre il sogno mio d'amore.
L'ora è fuggita, e muoio disperato !
E non ho amato mai tanto la vita !*

Ni sur la rivière, ni sur la falaise, ni sur l'autre rive, nulle part, on ne voit personne. Sur la digue est plantée une pancarte : « Ce site est une source minérale naturelle protégée. Interdiction formelle de pratiquer des activités nuisibles à la préservation de la source, telles que cuisine, natation, baignade, pêche avec ou sans permis, canotage à moteur. Il est par ailleurs interdit de boire, chanter, danser et crier. Les contrevenants s'exposent à une peine d'emprisonnement pouvant aller jusqu'à un an, et à une amende de cinq millions de wons. » Comme elle n'a pas de bouche, cette pancarte ne peut pas parler, alors elle reste plantée là, raide, muette. De toute manière, comme elle n'a pas d'oreilles non plus, elle n'entend pas ce qui se passe. Et le vieux continue de brailler sans se préoccuper de ce qu'il n'y ait personne pour l'écouter, tendant les bras vers l'avant, arrivant à la fin de son air en répétant les derniers mots, *tanto la vita !*, ce qui veut dire « autant la vie ». Puis il émet un borborygme de sanglots, *heuheuheung*. On dirait quelque chose entre le hennissement d'un cheval dépressif et le lamento d'un dragon ayant perdu son seul

amour. Après quoi il empoigne sa canne à pêche. Au bout de la ligne, un imbécile de poisson a mordu.

De fait, les poissons, espèces subaquatiques, sont en permanence affamés. C'est pour ça qu'ils n'arrêtent pas de gesticuler n'importe comment, pour attraper n'importe quoi du moment que ça se mange, quelle qu'en soit la faible valeur nutritionnelle. Et ils ont beau se douter de ce que signifie un ver de terre se tortillant au bout d'une ligne, il leur est parfois bien difficile de résister à l'impératif catégorique enjoignant qu'« il faut manger pour vivre ». Sinon, jamais aucun ne se serait laissé hameçonner par un pêcheur aussi inexpérimenté que notre vieux. Lequel décroche ce poisson d'à peine un empan et, tout content, le balance dans le seau.

Au même moment, des bulles d'air apparaissent de-ci de-là à la surface des eaux et s'approchent du bateau. Elles grossissent de plus en plus, agitant de vagues la coque contre laquelle elles bouillonnent à présent. Le vieux, maintenant qu'il a fini de chanter, contemple la surface des eaux comme si de rien n'était. N'étant ni un gamin, ni un touriste, il ne s'inquiète guère de savoir si quelque dragon ou autre serpent géant, vieux d'un millénaire et ayant déjà englouti neuf cent quatre-vingt-neuf enfants dans les profondeurs du lac dudit Dragon, ne va pas surgir d'un coup pour le happer.

Il faisait chaud dès le matin, déjà trente degrés, alors qu'il était à peine dix heures. Comme il a bien chanté à tue-tête, du coup il est en sueur, le front, le visage, un peu partout. Il faut vraiment aimer ça, sinon c'est un genre de pratique à déconseiller.

Non, par une journée si chaude que celle-là, ce qui conviendrait, ce qui ferait du bien, ce serait de se plonger dans l'eau pour nager. Et de fait, il y a quelqu'un qui nage entre deux eaux, longeant dans un sens et dans l'autre le bas de la falaise. Peut-on le qualifier de « baigneur » ? Le terme serait un peu faible, eu égard à son accoutrement. Il porte ce qu'on appelle un *dry-suit*, c'est-à-dire une combinaison de plongée étanche, avec un masque et des palmes. Autour de la taille, il a un filet, dans une main une lampe torche et dans l'autre un harpon effilé comme une flèche. Si nous étions sous la mer, on aurait pu croire qu'il ramassait holothuries, oursins et autres espèces de coquillages, mais là, en rivière, il n'y a pas grand-chose

de bon à manger, à part quelques poissons. En vérité, ce sont les gros poissons carnivores qu'il traque, ceux qui se cachent dans les anfractuosités des roches noires enfouies entre rivière et falaise.

Sans réfléchir, si on avait été en mer, on aurait pu l'appeler « plongeuse sous-marine », mais c'était un homme. Alors on aurait dû l'appeler « plongeur sous-marin », mais c'était en rivière. Du coup, on devrait peut-être l'appeler « plongeur sous-riverain », mais il semble que, depuis la nuit des temps, il n'y ait jamais eu d'activité qui se nommât ainsi. On pourrait aussi éviter de rentrer dans trop de détails, et l'appeler tout simplement « pêcheur d'eau douce » ? Mais avec son espèce d'arc, ce harpon bricolé maison, il a une allure particulièrement agressive et cette apparence féroce ne correspond guère à l'image du brave pêcheur à la ligne. Alors, « plongeur » tout court ? Mais, aussi résistant soit-il, sans bouteille, il ne pourrait tenir en apnée au-delà de trois quatre minutes, et encore. Si un vrai plongeur sous-marin nous entendait, un de ceux qui respirent à travers un tuyau l'air comprimé de ses bouteilles, qui ont un casque en fer et des chaussures plombées, qui tiennent pendant des heures au-delà de quarante mètres de fond, il rigolerait bien. On pourrait peut-être tout simplement l'appeler « pêcheur du coin ». Sans doute lui faudrait-il passer un « permis de pêche en eau douce » pour être en règle, mais en même temps, son problème est plutôt de rester à l'écart des obligations légales et administratives.

Ce n'est pas parce qu'on ne sait pas comment nommer son type d'activité que cela va l'empêcher de passer plus de la moitié de l'été ainsi sous l'eau ; et le voilà qui brandit au bout de son harpon un magnifique poisson-mandarin qui se prenait pour le seigneur et maître de ces eaux depuis plusieurs mois. Lorsqu'il a enfin senti ce corps se débattre entre ses mains, un sourire lui a illuminé les yeux. Cela faisait des années qu'il fouillait le fond de cette rivière, et il savait comme il était rare de trouver des bêtes d'une taille aussi imposante. Rien qu'avec ça, il avait gagné sa journée. Surtout si l'on ajoutait les quelques poissons-chats, médakas et autres barbeaux d'Amour pris dans le filet qu'il avait tendu sous l'eau, dans un creux, au pied de la falaise du Haut Ciel.

« *O-i*, Yeo-san, t'as pas encore fini ? »

C'est le vieux qui vient de crier ça, en s'adressant à la rivière. Comme s'il répondait à l'appel, Kim Yeo-san fait soudain surface d'un bon coup de palmes. À peine quatre ou cinq mètres d'écart, mais il y a une grande différence quand on se trouve, soit en dessous de la surface des eaux, soit au-dessus de la surface des eaux. En dessous de la surface des eaux, il fait noir, au-dessus de la surface des eaux, il fait clair. En dessous de la surface des eaux, tout est calme, au-dessus de la surface des eaux, tout est bruit. Et pourtant, c'est au-dessus de la surface des eaux que vivent les humains. Du coup, Yeo-san, qui est un humain, et qui aime les autres humains, va sortir de l'eau. « *Prrrrrrr...* », fait-il en soufflant de grosses bulles d'écume, et il émerge.

« M'sieur ! »

Yeo-san ne dit pas un mot de plus, mais Pak Yeong-pil décode parfaitement l'implicite contenu dans cette interpellation, à savoir « Qu'est-ce qui vous prend de chanter comme ça par une chaleur pareille surtout qu'il n'y a personne pour vous écouter ! Allez, dépêchez-vous de m'attraper ça ! » Depuis leur première rencontre, l'un appelle l'autre Monsieur et l'autre l'appelle par son prénom, ça s'est fait comme ça.

« Oh ! Oh ! Mais il est énorme, énorme ! C'est quoi ? Un bass ? Un tête-de-serpent ? »

Yeo-san ouvre la bouche, lâche : « Quel aide... », et la referme. Il n'en a pas dit plus, mais Yeong-pil décode comme d'habitude l'implicite, à savoir :

« Depuis le temps que vous êtes l'assistant d'un professionnel de la pêche, vous n'êtes pas encore capable de reconnaître un poisson-mandarin ? »

Yeong-pil décharge Yeo-san dudit mandarin et l'envoie rejoindre le reste de sa famille dans le seau en plastique.

« Je me demande combien il va m'en donner, Kim Seong-chul, si je lui apporte ça pour son restaurant le Taegang. La dernière fois, il m'a payé cent cinquante mille wons trois anguilles, c'est pas assez. Il y en avait plus de cinq kilos bon poids, du cent pour cent sauvage. Au bout du compte, il nous reste rien. Il faut passer direct du producteur au consommateur. Y a que comme ça qu'on peut sauver sa marge, le paysan ou le pêcheur, il peut pas vivre, sinon. »

Yeo-san monte à bord et enlève lentement son masque de plongée. Yeong-pil se place derrière lui pour lui descendre sa fermeture à glissière, Yeo-san s'extirpe de sa combinaison comme un serpent qui fait sa mue, puis il empoigne une bouteille en plastique dont il engloutit d'une seule traite les 1,5 litre d'eau. En tirillant sur la barbiche qui lui pend au menton et qui n'arrange rien par ces temps de grande chaleur, il contemple la falaise du Haut Ciel, en toutes saisons ombragée par la touffeur des arbres. Pas un souffle de vent ne vient agiter la moindre feuille ou le moindre brin d'herbe.

« Fait chaud. »

« Ah ça, t'as raison ! Putain de météo, on se tapait des trente degrés en plein midi dès le mois de juin, en juillet, il va faire quoi, trente à l'aube, c'est ça ? Je te le dis, on les verra avant de crever, les tropiques chez nous ! Si l'espérance de vie de l'homme coréen est de soixante-seize ans, une fois que tu enlèves ceux qui meurent de faim, dans un accident de voiture ou en se prenant la foudre sur un terrain de golf, on a toutes les chances d'arriver à des quatre-vingt-dix ou même cent ans, si on ne fait pas de grosse connerie. Bref, j'ai encore trente bonnes années devant moi. Je vais en voir, des trucs. Mais, je te jure, plus rien ne pourra m'étonner. »

Yeo-san, appuyé contre le plat-bord, écoute le bavardage de Yeong-pil en plissant doucement les yeux. Il ne donne pas l'impression de s'ennuyer. Yeong-pil, qui a tiré sur la chaîne et remonté l'ancre, s'empare des rames sans même essayer de mettre le moteur en marche.

Yeong-pil a capté le regard interrogateur de Yeo-san, il lui explique :

« Tout à l'heure, il m'a fait des gargouillis, *glglglgl*, j'ai cru que le moteur avait lâché. En fait, c'est l'essence. Mais de toute manière, comme on descend le cours, ça va avancer tout seul. »

Même sans voile, le bateau est poussé par la brise, emporté au fil de l'eau, il glisse bon train. À l'évidence, la situation appelle un chant :

*Tangue et tangue-t-il donc
Naviiiiigue le bateau
Sur cette mer si claire
Au souffle du printemps*

*Naviiiiigue le bateau
 Où s'en va ce bateau
 Il s'en va à Gangneung
 pour y saluer la lune !
 Allons-y souquons fort
 Souquons bien sur les rames !*

Yeo-san aime les chansons de Yeong-pil. En fait, il aime les chansons tout court. Il ne pourrait en chanter pratiquement aucune, mais il aime écouter les autres. Il sourit, ce qui signifie implicitement :

« Aujourd'hui, M'sieur, vous chantez rudement bien. Vous pouvez continuer autant que vous en aurez envie. »

Ainsi encouragé à poursuivre, Yeo-san attaque tout sourire le couplet suivant :

*Allons-y, dépêchons
 Hissons bien haut la voile
 Hâtons-nous de partir
 Au gré des douces brises
 Quand le soleil se couche
 Et disparaît à l'ouest
 C'est au tour de la lune
 D'apparaître en plein ciel
 Tangué et tangué-t-il donc
 Naviiiiigue le bateau
 Sur cette mer si claire
 Au souffle du printemps
 Naviiiiigue le bateau*

Pas un mot de vrai, dans cette chanson. Ils ne sont pas en mer mais sur une rivière, ils n'ont pas de voile, et d'ailleurs il ne fait pas nuit. Pas grave. Yeong-pil chante, et Yeo-san l'écoute, les yeux fermés, allongé contre le plat-bord.

Si quelqu'un les regardait passer de loin sur la rivière, il croirait assister à une scène idyllique. Pourtant, tout ce qu'ils font depuis ce matin relève de l'illégalité la plus complète. Déjà, leur canot pisse

l'essence à grosses gouttes dans des sources protégées d'eau minérale, ensuite ils attrapent du poisson avec un harpon bricolé non homologué, ils procèdent à la commercialisation de leur pêche, ils en tirent du profit, et ainsi de suite, et ainsi de suite. En plus, dans leur bateau, ils ont à portée de main deux outils totalement illégaux, même s'ils n'en ont jamais fait usage, à savoir une perche à électrocution bidouillée à partir d'une batterie de voiture (qu'ils ont surnommée leur *batteriquette*) et un bâton de dynamite (dit le *kwang !*, d'après le son produit quand il explose dans l'eau). Mais il n'y a personne pour les regarder passer sur la rivière et leur faire remarquer que leurs activités sont en infraction avec tous les règlements, encore moins pour leur infliger les sanctions subséquentes. Déjà parce qu'on est lundi, et que la plupart des membres du personnel administratif du parc de la falaise du Haut Ciel, ayant dû travailler la veille, sont en journée de récupération. Et quand bien même, il serait difficile d'imaginer qu'un des membres dudit personnel, à peine dix personnes en tout, aurait fait le déplacement depuis son bureau jusqu'à la falaise, qui est à plus de cinq cents mètres de là, avec un mont à franchir. Qui irait leur flanquer une remontrance, un fonctionnaire zélé décidé à protéger la rivière ?, et pourquoi pas le dragon soudain sensibilisé à la gestion qualitative de la source ?

Au fond du bateau, l'eau est doucement tiédie par le soleil. Les pieds de Yeo-san y barbotent comme deux queues de poisson. Ses larges et longues plantes de pied sont blanchies et gonflées par le contact prolongé de l'eau. Ses doigts de pieds ont l'air deux fois plus longs que ceux de Yeong-pil. Ses pieds, usés par la fatigue de devoir s'activer sans cesse comme des hélices de sous-marin, ressemblent à deux langues de bœuf.

Le bateau quitte les eaux profondes après vingt minutes de rame, là où la rivière s'élargit sur près d'un kilomètre, et un peu plus loin, vers le milieu de son cours, on découvre une bifurcation. Vers l'ouest, le courant s'écoule encore sur quatre ou cinq mètres puis s'ensable doucement parmi les herbes et les arbres qui forment une forêt.